Nadaud, Gustave
Contes, scènes & récits

CONTES
CÈNES & RÉCITS

PAR

GUSTAVE NADAUD

II

L'ORAISON FUNÈBRE DE MADAME BOURGEOIS.
ROMANCES DE COTTIN



PARIS
TRESSE & STOCK, ÉDITEURS
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1886

CONTENTES, SCÈNES & RÉCITS

CONTES, SCÈNES ET RÉCITS

DE

Gustave Nadaud.

Les *Contes*, *Scènes et Récits*, paraissent par séries. Chaque série comprenant plusieurs contes forme une brochure in-18 et se vend.. 1 fr.

Dix séries sont en vente :

I. — Le Conte du Garde. — Le Nid de Rossignols.

II. — L'Oraison funèbre de madame Bourgeois. — Romances de Cottin.

III. — Examen de Conscience d'une Jeune Fille. — La Chute. — Un Peintre. — L'Aigle et le Moineau. — Bonheur et Plaisirs.

IV. — Jean et John. — Le Mal du Riche.

V. — Le Suffrage universel des Bêtes. — Dimanche matin. — Le baron de Malepeste.

VI. — Le Coucher de Monsieur. — La Fourmi dépaysée. — Le Zuyderzée.

VII. — Madame Boulard. — Le Fond et la Forme.

VIII. — Le Numéro Treize. — Une vieille Histoire. — Une Confession in-extremis.

IX. — Le Premier Quartier. — Propriétaire et Fermier. — Le Panier de Fruits. — Saint Sévère, Saint Clément et Saint Juste. — En Chemin de fer.

X. — Le Bouquet. — Moins que rien. — La Parasite. — Une Énigme.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. — A. PICHAT.

CONTES
SCÈNES & RÉCITS

PAR

GUSTAVE NADAUD

II

L'ORAISON FUNÈBRE DE MADAME BOURGEOIS.
ROMANCES DE COTTIN



PARIS
TRESSE & STOCK, ÉDITEURS
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1886


LIBRARY
MAY 22 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

L'ORAISON FUNÈBRE

DE

MADAME BOURGEOIS

A C. Coquelin.

Un jour, monsieur Bourgeois, bon homme, forte tête,
Heureux pour un mari, pour un marchand, honnête,
Digérait son journal après le déjeuné,
Comme doit toujours faire un prudent abonné.
Il savourait gaîment les nouvelles diverses,
Rixes, assassinats, vols, coups de vent, averses,
Quand soudain ses cheveux se dressent ; il pâlit,
Se frotte les deux yeux, lit encore et relit
Cet article : « On écrit du Havre, hier, dimanche :
» Le vapeur *le Félix* a sombré dans la Manche.
» Le navire est perdu ; sauf quatre matelots,
» Marins et passagers ont péri dans les flots ! »
Jugez de sa douleur ! J'oubliais de vous dire

Que madame Bourgeois était sur ce navire.
Que fait notre homme alors ? Il court tout effaré
Prévenir ses parents, le maire, le curé ;
Puis il rentre chez lui, tombe sur une chaise,
Et se plaint, et gémit, et pleure tout à l'aise.

« Morte ! elle est morte ! O Dieu ! que vais-je devenir ?
Charlotte, ma moitié ! Quel deuil, quel avenir !
Elle seule savait m'attacher à la terre,
Et je vis, j'ose vivre oisif et solitaire.
Quel désert ! Sur ce siège elle venait s'asseoir ;
Quel silence ! C'est là que nous causions le soir.
Adieu nos doux projets, nos rêves de famille !
Nous voulions un garçon, nous voulions une fille.
O parfait assemblage inconnu jusqu'alors
De toutes les beautés de l'esprit et du corps !
Coulez, mes pleurs ; mes yeux, changez-vous en fontaines,
Et que mon sang jaillisse en larmes de mes veines !

» Mais aussi quel oubli, quel remords ! Et pourquoi
La laissé-je partir et voyager sans moi ?
Nous serions morts ensemble, ou je l'aurais sauvée.
Et son corps roule au fond de la mer soulevée.
Mais on le trouvera, ce corps pudique et beau,
Qui doit m'appartenir jusque dans le tombeau.
Va, je veux t'élever un riche mausolée
Où ton ombre attendra mon ombre inconsolée.
Je veux voir le porphyre et le bronze soudés

Avec des larmes d'or et des vers commandés.
Le travail sera long et la dépense forte :
Du porphyre, de l'or et des vers... Il n'importe !
On évaluera mieux, en supputant les frais
A quel taux insensé j'élève mes regrets.

» Elle est morte... Mon Dieu, pourquoi faut-il qu'on meure ?
Votre arrêt nous surprend en tous lieux, à toute heure
Que votre volonté soit faite ! En bon chrétien,
Je bénis tout de vous, le mal comme le bien.
Je ne me plaindrai plus. Adieu, ma pauvre femme :
Dieu te rappelle à lui : Dieu veuille avoir ton âme !

» Et cependant je vais rester seul tous les jours ;
Mon oreille est fermée à ses tendres discours ;
Je ne l'entendrai plus, avec philosophie,
Me dire de ces riens qui font toute la vie.
Elle me grondait bien, il est vrai, quelquefois...
Elle avait à gronder une si douce voix !
Son caractère était... Il fallait la connaître.
Pauvre femme ! elle est morte... et j'avais tort peut-être.
Je veux avoir eu tort. Mon Dieu, pardonnez-lui
Des défauts dont elle est innocente aujourd'hui.

» Rassemblons nos esprits : Il faut que je m'apprête
Pour assister bientôt à la lugubre fête.
Oui, je saurai remplir ce suprême devoir.
J'avais précisément besoin d'un habit noir.

O ma chère moitié, quel vide tu me laisses !
Je vais te commander un habit et des messes.
Point de luxe : je hais dès longtemps cet orgueil
Qui se plaît à chercher le faste dans le deuil.
Il suffit d'une croix de marbre... non, de pierre ;
Quelques plantes feront un très joli parterre.
Voilà comme j'entends te rendre un digne honneur,
Et la simplicité convient à la douleur.

» Que ferai-je à présent ? — Je pleurerai sans doute ;
— Mais dans un mois, deux mois ?... Je vais me mettre en route.
Les voyages, dit-on, forment le jugement.
Ma femme me tenait près d'elle à tout moment.
Chevauchant, naviguant sur la terre et sur l'onde,
Je verrai du pays, j'étudierai le monde ;
Je vivrai. Nous voici sur la fin de l'été ;
La chasse est un plaisir fort bon pour la santé ;
Elle raffermit l'âme ; elle sèche les larmes ;
Elle fait bien au corps... Je vais prendre un port d'armes.
Charlotte m'a toujours défendu de chasser ;
J'ai quarante ans bientôt et je puis commencer.
Je n'ai qu'un vieux fusil, une arquebuse à pierre ;
J'en veux acheter un qu'on charge par derrière.
J'aurai deux chiens d'arrêt et quatre chiens courants.
Tout cela pourra bien me coûter mille francs...
Baste ! qu'est-ce, après tout ? Une dépense faite.
Elle me ruinait en chiffons de toilette.
Mon Dieu, pardonnez-lui. Chacun tire vers soi :

Vous savez qu'elle était économe pour moi.
J'étais fort mal vêtu ; mon ménage était chiche ;
Mais de pauvre mari je deviens garçon riche.
Je vivrai désormais, avec mon petit bien,
Comme un prince... j'entends un prince qui vit bien.
Je place mon argent ; je quitte ma boutique ;
Il ne me convient plus de servir la pratique.
Me voilà sans tracas, exempt d'ambition,
Rentier, célibataire, oncle à succession.
Dieu ! que la liberté semble douce à l'esclave !
J'aurai bon feu, bon lit, bon logis, bonne cave;
Je donne des raouts et des soupers chantants ;
Je respire, je vis, je suis fou ; j'ai vingt ans ;
Je veux faire mon droit !... Et ma cousine Adèle ?...
C'est qu'elle est bonne, et douce, et jeune, et jolie, elle !
C'est qu'elle m'adorait, elle !... Oh ! oh ! mon gaillard,
Vous vous occuperez des Adèles plus tard.
A peine êtes-vous libre... Hélas ! ma pauvre femme !
Je ne l'en blâme pas... Dieu veuille avoir son âme !
Mais elle n'était pas commode tous les jours.
M'a-t-elle en quatorze ans joué de mauvais tours !
Et sans plainte pourtant je l'aurais conservée ;
Le pouvant, je crois bien que je l'eusse sauvée.
Je ne le pouvais pas. Est-ce ma faute, à moi,
Si *le Félix* a fait naufrage ? Non, ma foi.
Je suis homme et je dois avoir l'âme assez forte
Pour souffrir... Si pourtant elle n'était pas morte ?...
Non, le vapeur *Félix*... le nom s'y trouve bien ;
Que diable ! les journaux n'inventent jamais rien.

Elle est morte, bien morte, et je n'ai rien à dire,
Et quand je veux pleurer, je sens que je vais rire.
Et si l'on me disait : « Vous avez le pouvoir
» De la ressusciter : voulez-vous la revoir ? »
Personne ne m'entend ? Je dirais : « Pas si bête !
» Dieu fait bien ce qu'il fait ; sa volonté soit faite ! »
Et quand on m'offrirait par-dessus le marché
Mille francs, je dirais : « Messieurs, j'en suis fâché,
» Mais vous m'en donneriez deux, trois, quatre... Impossible!
» L'argent n'est rien pour moi ; je suis incorruptible.
» — Si l'on vous en offrait dix mille ? — Non vraiment.
» — Quinze mille ? — Nenni. — Vingt mille ?... »

A ce moment,
Un coup bien appliqué retentit à la porte.
« Ciel ! ma femme ! Toi ? — Moi. — Que le diable l'emporte ! »
Ces quatre derniers mots furent commis si bas
Que madame Bourgeois ne les entendit pas.
Un matelot l'avait dans ses bras enlevée.
Où ? comment ? Je ne sais ; bref il l'avait sauvée.
Charlotte avait promis au brave marinier
Vingt mille francs tout juste. Il fallut les payer.
Ainsi monsieur Bourgeois, pour racheter sa femme,
Compta vingt mille francs. Dieu veuille avoir son âme !

ROMANCES
DE COTTIN

Il se nommait Cottin ; il était professeur
De chant et de piano, de plus compositeur.
Il avait travaillé longtemps pour le théâtre,
Ce royaume du faux, du clinquant et du plâtre,
Hanté par des braillards et régi par des sourds.
Il n'arrivait jamais, il espérait toujours.
Puis il avait écrit quinze ou vingt mélodies
Qui, dans un cercle intime, étaient fort applaudies.
On ne s'enrichit pas à faire des chansons ;
Pour vivre au jour le jour il donnait des leçons,
Attendant le bon vent ou la vague opportune
Qui mènerait un jour sa barque à la fortune.
Il eut quelques amis ; mais il manquait d'appui.
Une femme pourtant s'était vouée à lui.

Sur la foi de l'amour ou de la destinée,
A l'artiste incompris elle s'était donnée.
Cette femme elle existe, et je pourrais... Mais non,
Je la connais de vue et j'ignore son nom.
Elle avait pour son dieu fait un rêve illusoire :
Croyant à son génie, elle voulait sa gloire.
Il mourut à trente ans, malheureux, inconnu,
Et son nom, jusqu'à vous n'est jamais parvenu.

Je viens de rappeler une époque lointaine,
Car je crois, sans donner la date pour certaine,
Que le pauvre Cottin n'existait plus déjà
Dans la fameuse année où la France changea
Sa courte république en un nouvel empire.
Remonter aussi haut, n'est-ce pas assez dire
Que, depuis bien longtemps, l'artiste trépassé
N'est plus qu'un souvenir aux trois quarts effacé,
Même chez ses amis, même chez sa maîtresse ?
On ne vit ici-bas que par l'œuvre qu'on laisse.
Que pouvait lui promettre une fleur du matin,
Un tout petit recueil : *Romances de Cottin?*

Un jour que je faisais je ne sais quelle course,
Au centre de Paris, du côté de la Bourse,
C'était, s'il m'en souvient, au mois d'avril dernier,
A niveau d'entre-sol, j'aperçus un papier
Collé contre une vitre, enseigne haut placée,
Peu faite pour les gens qui vont tête baissée,

Ce papier attira mes regards, et je lus :
« *Romances de Cottin à vendre.* » Rien de plus.
Mais cette phrase seule ouvrait tout un abîme.
Quel ami dévoué, quel éditeur sublime
Tentait de rappeler au public affairé
Les œuvres et le nom d'un artiste ignoré ?
Ce personnage-là, je voulus le connaître.
Avisant l'escalier voisin de la fenêtre,
Je franchis lestement les marches du premier.
Plusieurs portes donnaient sur le même palier ;
Au hasard je cognai la première venue.
Après quelques instants, une femme inconnue
Vint ouvrir... Inconnue, ai-je dit ? J'avais tort :
C'était elle, l'amante ou la muse du mort.
Elle avait bien vieilli ; mais le chagrin et l'âge
Avaient moins altéré qu'ennobli son visage.
Elle me reconnut, et du ton le plus doux :
« Vous vous souvenez donc, me dit-elle, de nous ? »
Un pareil compliment aurait pu me confondre ;
Mais elle m'épargna l'embarras de répondre.
« N'est-ce pas, reprit-elle en élevant la voix,
Que vous pensiez à lui, puisque je vous revois ?
N'est-ce pas qu'il doit vivre, et que sa renommée
N'est pas, ne sera pas dans la tombe enfermée ?
Songez donc, à trente ans ! S'il était mort plus vieux,
Il aurait produit plus ; il n'aurait pas fait mieux.
Vous connaissez son œuvre. Ah ! si j'avais encore
La voix, cet instrument qui rend l'âme sonore,
Comme je m'en irais, par la ville et les champs,

Colporter son portrait, et son nom, et ses chants !
Comme je répandrais le rayon qui m'anime !
Il faudrait, grâce à moi, qu'on le trouvât sublime !
Tout est du même prix. Est-il rien de plus beau
Que ce chant simple et doux : *la Plainte de l'Oiseau* ! »
Alors la pauvre femme, avec trop d'énergie,
Essaya d'attaquer la suave élégie ;
Mais elle avait touché la corde des douleurs
Qui devait se détendre à l'approche des pleurs.
Elle ne put poursuivre : « Ah ! Monsieur, me dit-elle,
Si vous voulez pour nous être un ami fidèle,
Voici tous ses morceaux ; veuillez les accepter :
Chantez-les, chantez-les, et faites-les chanter. »
Je ne répondis pas : embarras ou mollesse,
Je lui tendis la main en signe de promesse,
Et j'emportai le don qui m'était confié
Comme un legs de l'amour offert à l'amitié.

Paris sera toujours la ville où l'on oublie.
Il est nombre de gens qu'on aime à la folie
Chaque fois qu'on les voit, et puis, sans s'émouvoir,
On restera trois mois ou quatre ans sans les voir.
C'est l'été qui revient ; on court à la campagne
Chercher son petit coin de plaine ou de montagne.
Je fus absent six mois ; puis, avec les temps gris,
Hirondelle d'hiver, je rentrai dans Paris.
Mais, j'en dois convenir, j'avais, selon l'usage,
Oublié les projets faits avant le voyage.

On dit que les absents ont tort ; c'est pour le mieux,
Car ils ne sont pas plus oubliés qu'oublieux.

L'hiver, en nos pays, est le temps des soirées.
Des hommes en habit et des femmes parées
S'entassent, chaque nuit, dans des salons étroits
Où la place d'un seul se divise par trois.
Là, pour suivre en tout point l'exemple britannique,
Sous prétexte de thé, l'on fait de la musique.
Hier, je me trouvais dans un de ces salons.
Un artiste allemand, portant des cheveux longs
(Ce signe en Allemagne est celui des artistes),
Jouait sur le piano des valses assez tristes.
Je me trouvais placé tout près de l'instrument.
J'avais les yeux baissés, et, machinalement,
J'aperçus devant moi des morceaux de musique
Adroitement rangés comme en une boutique.
Je ne songeais à rien encore, quand, soudain,
Je lus sur un morceau : *Romances de Cottin.*
Puis sur deux, puis sur trois, puis sur un quatrième.
Qui donc ici pouvait résoudre ce problème :
Cottin, *Cottin*, *Cottin ?...* Ce nom devint pour moi
Un reproche indirect de mon manque de foi.
Je me disais : « Comment ! par quelle circonstance ?
Serait-il devenu célèbre en mon absence ? »
Puis tout à coup : « C'est elle ! elle doit être là,
Cachée en quelque coin, sans doute ; cherchons-la. »
Je la trouvai bientôt, toujours en robe grise,

Le deuil qui ne dit rien, le deuil qui s'éternise.
Je traversai la foule et lui tendis la main :
« Je n'ai rien fait encor, lui dis-je, mais, demain,
Quoi qu'il puisse arriver, j'emploierai ma journée
A tenir de mon mieux la promesse donnée.
Je parlerai de lui ; comment ? je n'en sais rien ;
Je tairai votre nom : je citerai le sien.
Je ne suis pas de ceux qui dispensent la gloire ;
Mais si quelqu'un me lit, il saura votre histoire. »

Et vous qui la lisez, n'est-ce pas que c'est beau
De conserver ainsi, par delà le tombeau,
Le culte de l'artiste et la foi de l'amante ?
Ame de son ami, tu dois être contente !

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

DERNIÈRES PIÈCES PUBLIÉES

	fr.	c.
,e Cid, o. 4 a.	2	»
Ion Oncle, c. 3 a.	2	»
Ine Cause célèbre, d. 5 parties	2	»
,es Noces d'un réserviste, c.-v. 4 a.	2	»
'n grève, d. 5 a.	2	»
'herchons papa, v. 3 a.	2	»
'ervenche, o. c. 3 a.	2	»
,es Français au Tonkin. d. 5 a.	2	»
,a Vie mondaine, o. c. 4 a.	2	»
lip, o. c. 3 a.	2	»
'abarin, o. 2 a.	1	»
,es Petites Godin, c. 3 a.	2	»
e Grand Mogol, opéra-bouffe, 4 a.	2	»
e Chevalier Mignon. o. c. 3 a.	2	»
'abolin, o. c. 3 a.	2	»
'arnot, d. 5 a.	2	»
'i-ki-ri-ki, japoniaiserie, 1 a.	1	»
emmapes, d. 4 a.	2	»
'edro de Zalaméa. o. 4 a.	1	»
'anfreluche, o. c. 3 a.	2	»
'Ami d'Oscar, o. c 1 a.	1	50
'illette de Narbonne, o. c. 3 a.	2	»
'anfan-la-Tulipe. o. c. 3 a.	2	»
e Cœur et la Main, o. c. 3 a.	2	»
l ne faut pas dire: fontaine..., pièce 1 a.	1	»
e Tribut de Zamora, o. 4 a.	2	»
'Ablette, c. 1 a.	1	50
,e Terrible Bonnivet, c. v. 1 a.	1	50
'rois Valets, c. 1 a.	1	»
'est le professeur, c. v. 1 a.	1	»
,e Temps perdu, c 1. a.	1	»

	fr.	c.
Les Petites Voisines, c.-v. 3 a.	2	»
Coup de Soleil, c. 1 a.	1	50
Racine à Port-Royal, c. 1 a.	1	»
La Flamboyante, c. 3 a.	2	»
Manon. o. c. 5 a.	1	»
Corneille et Richelieu, c. 1 a. en vers	1	»
Diana, d. 5 a.	2	»
La Dormeuse éveillée, o. c. 3 a.	2	»
Le Roi de carreau, o. c. 3 a.	2	»
La Nuit de noces de P. L. M.. c. 1 a.	1	»
L'Affaire de Viroflay, c. 3 a.	2	»
Les Grands Enfants, c. 3 a.	2	»
Madame est jalouse, c. 1 a.	1	50
Kléber, d. 5 a.	2	»
L'Heure du berger. c. v. 3 a.	2	»
Les Honnêtes Femmes, c. 1 a.	1	50
Les Corbeaux, c. 1 a. (in-8)	4	»
Amhra! d. 5 a. en v. (in-8)	4	»
La Navette, c. 1 a.	1	50
Henry VIII, o. 4 a.	1	»
Le Droit d'aînesse, o.-b. 3 a.	2	»
Le Truc d'Arthur, c. 3 a.	2	»
Coquelicot, o. c. 3 a.	2	»
Galante Aventure, o. c. 3 a.	1	50
Hérodiade, o. 4 a.	1	»
Les Locataires de M. Blondeau, c. 5 a.	2	»
Les Mousquetaires au couvent, o. c. 3 a.	2	»
La Mascotte, o. c. 3 a.	2	»
Le Lapin, c. 3 a.	2	»
L'Article 7, c. 3 a.	1	»

Sigurd, o. 4 a.
Caïn. d. 5 a.
Le Petit Chaperon rouge operette, 3 a.
Une Nuit de noces, f. v. 1 a.
Virginie, c. 1 a.
Le Gant de Marcelle, c. 1 a.
Les Distractions de papa, c. 1 a.
Les Terreurs de Jarnicoton, c. v. 1 a.
La Serinette de Jeannot, c. v. 1 a.
L'Oiseau bleu, o. c. 3 a.
Madame Boniface, o. c. 3 a.
La Vie facile, c. 3 a.
Le Bel Armand, c. 3 a.
Le Parisien, c. 3 a.
Madame Favart, o. c. 3
Les Boussigneul, v. 3 a.
Le Huis clos, c. 1 a.
Les Femmes qui fument, c. 1 a.
Le Consolateur, c. 1 a.
Les Parisiens en province, c. 4 a.
Le Téléphone, v. 1 a.
Les Pommes d'or, opér. féerie, en 3 a. 12 tab.
Deux Orages! c. 1 a.
La Princesse des Canaries, o. b. 3 a.
Le Réveil de Vénus, c. 3 a.
La rue Bouleau, c. 3 a.
L'Amour médecin, o. c. 3 a.
Nos députés en robes de chambre, c. 5 a.
Casse-Museau, d. 5 a.
La Villa Blancmignon, c. 4 a.
Lequel? c. 3 a.

Paris. — Imp. G. Rougier et Cie, rue Cassette, 1.